Document généré le 13 juil. 2025 22:10

L'Inconvénient

Les disparitions

Marie-Andrée Lamontagne

Numéro 79, hiver 2020

URI : https://id.erudit.org/iderudit/92278ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

L'Inconvénient

ISSN

1492-1197 (imprimé)
2369-2359 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Lamontagne, M.-A. (2020). Compte rendu de [Les disparitions]. *L'Inconvénient*, (79), 82–84.

Tous droits réservés © L'inconvénient, 2020

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

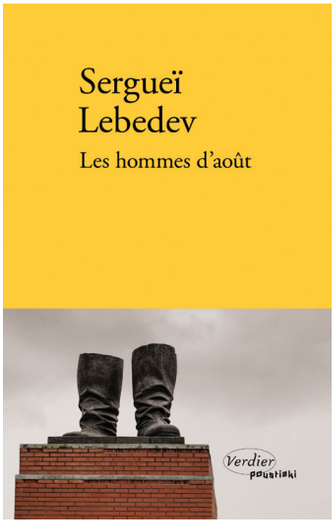
https://www.erudit.org/fr/

Les disparitions

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE **Marie-Andrée Lamontagne**

La statue d'un homme ayant eu la fortune d'être considéré pendant un certain temps comme un héros de l'histoire ne doit pas spécialement avoir les dimensions d'une amulette, nous sommes d'accord. Mais, sauf à vouloir suggérer l'ampleur des crimes cachés de son modèle, faut-il vraiment qu'elle soit monumentale ? À en juger par les exemples qui abondent, il semble que oui. Patience. Quelques décennies plus tard, le lent travelling de son déboulonnage n'en sera que plus édifiant à regarder. Et son démembrement – la tête martelée sur place par la foule en colère, le buste et les bras chargés dans un camion, le reste fondu –, une leçon.

C'est sur une scène semblable que s'ouvre, après un prélude, le troublant et superbe roman de Sergueï Lebedev, *Les hommes d'août* (Verdier). Celui que l'on désosse ainsi en août 1991, sur la place Loubianka, à Moscou, à deux pas du siège du KGB, est Félix Dzerjinski, dit Félix de Fer. En 1916, ce révolutionnaire de la première heure dirigeait la Tcheka, police secrète qu'il avait mise sur pied pour traquer et éliminer ceux que le pouvoir considérait comme des ennemis de l'intérieur. Sous de multiples appellations (NKVD, MDV, KGB), la Tcheka est d'essence éternelle, parce que l'article 1 de la loi du pouvoir l'est aussi : s'y maintenir. Mais ne nous y trompons pas : « les hommes d'août », comme les appelle le narrateur du roman, sont des jeunes idéalistes, communistes première manière, hostiles aux réformes de Gorbatchev, alors à la tête de l'URSS. Surtout, ils sont résolument Russes, défenseurs de sa plus importante république, alors présidée par Boris Eltsine, qui l'emportera bientôt sur le trop soviétique Gorbatchev. On connaît la suite. L'accession d'Eltsine au pouvoir suprême marquera l'avènement de la nouvelle Russie et le démantèlement de l'URSS. Économie sauvagement libéralisée, enrichissement d'une poignée d'oligarques, corruption et, pour l'ordinaire, abrutissement dans



la vodka. L'époque des camps est révolue ; la surveillance, elle, se poursuit. Ce dernier point est tout le sujet du roman de Sergueï Lebedev.

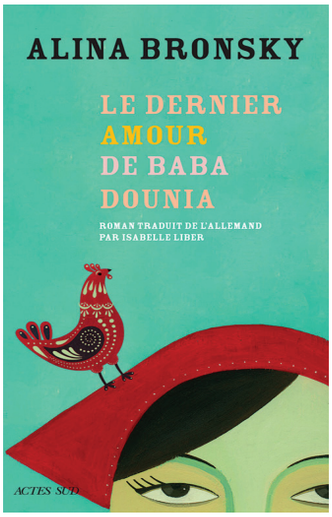
Le narrateur est un jeune homme qui habite encore chez ses parents. En ce jour d'août 1991, il se réjouit de voir tomber la statue de Dzerjinski, qui marque la fin d'une époque, la rupture définitive avec un passé mensonger, l'arrachement des derniers bâillons, puisque la parole était déjà plus libre ces dernières décennies. Il déchantera, mais laissons-lui ses illusions pendant encore quelques chapitres et arrêtons-nous à un document intrigant. Grand-mère Tatiana, qui vit sous le même toit, vient de remettre à son petit-fils le cahier de souvenirs qu'elle a commencé à écrire pour lui au début des années 1980. De la famille lui seul savait qu'elle y travaillait. Puis, sans doute convaincue d'avoir tout dit dans ce cahier, cette grand-mère, murée dans le silence depuis plusieurs années, tombe malade, perd la tête. Elle mourra deux ans plus tard.

Fille d'un médecin polonais ayant pris fait et cause pour la révolution russe, instruite, maîtrisant l'allemand et le français, Tatiana, ordonnée, efficace, a passé les dernières années de sa vie professionnelle à l'emploi d'une maison d'édition, Politizdat, qui publiait les ouvrages du Parti. Elle est également à l'origine d'un secret de famille. Du grand-père Mikhaïl, en effet, on ne parlait jamais, sinon pour reprendre la légende que Tatiana a un jour inventée pour consoler son fils privé d'un père, contrairement à ses camarades d'école. Jeune radio à l'armée, Mikhaïl allait l'épouser quand la Seconde Guerre les a séparés. Ses chefs l'ont envoyé en éclaireur au-delà de la ligne de front et il n'en est jamais revenu. Dans la famille, nul n'était dupe, même si personne ne se serait hasardé à interroger Tatiana sur son mari disparu. Le manuscrit lèvera-t-il enfin le voile ? Ce serait trop simple, puisque toute vie est à double fond, a fortiori sous un régime autoritaire où le mensonge est un moyen de survie.

Une première lecture des souvenirs de sa grand-mère apprend d'ailleurs au narrateur que son travail à la rédaction de Politizdat était une façade. Sous ses airs d'employée modèle, Tatiana était passée maître dans l'art de coller des couvertures présentables sur les livres interdits, par exemple *L'archipel du Goulag*, pour mieux les mettre en circulation sans éveiller la méfiance de la censure. Mais il y a plus : des relectures attentives du cahier lui font prendre conscience que sa grand-mère a emprunté la forme des confidences et des souvenirs anciens pour se livrer surtout à une vaste opération de camouflage. Ainsi, remarque-t-il, dans ce récit qui court sur plus de deux siècles, le point de vue adopté est toujours celui du groupe – famille, société, parti, nations –, non celui de l'individu, et l'émotion en est aussi absente que le grand-père Mikhaïl. Pour connaître la vérité sur ses origines, le jeune homme devra faire la découverte d'un journal caché – double fond, toujours. Il devra aussi se lancer dans une enquête familiale, qui mettra à contribution les archives (certaines, jadis secrètes, sont maintenant vendues au plus offrant), les lieux (réaffectés, renommés, détruits), les gens (à la mémoire lacunaire, vénale ou duplice). Et comme il faut bien gagner sa vie pendant ce temps, il se fera commissionnaire, puis intermédiaire dans les tractations commerciales en tous genres que favorise l'époque.

En dépit du titre, la grande histoire n'est pas le moteur de la narration dans *Les hommes d'août*, mais bien une toile de fond. Plus exactement, elle est le chaudron où vont se perdre les destins individuels, les histoires familiales, qui sont le bout de la lorgnette par lequel montrer le mécanisme de la surveillance, les disparitions soudaines, les blancs inexpliqués dans les biographies, les mensonges de toutes sortes. Le réalisme des situations y est en outre régulièrement tempéré par le recours au fantastique. Comme si l'onirisme, les superstitions, certains vers revenus inopinément en mémoire, les âmes des morts qui se mêlent à l'humus de la taïga, en un mot, la littérature, étaient seuls capables de faire contrepoids à la violence du réel. Il en résulte un roman captivant, puissamment évocateur, qui s'attache à restituer les traces du visible et de l'invisible, de ce qui subsiste, toujours agissant, après qu'une ère ou un régime a pris fin.

Les hommes d'août est le troisième roman traduit en français, aux Éditions Verdier, de Sergueï Lebedev, né en 1981, par ailleurs journaliste à Moscou. Détail révélateur glané dans sa notice biographique : participant à des expéditions géologiques vers le nord de la



Russie, il y a découvert des vestiges des camps du goulag qui n'ont eu de cesse depuis de nourrir son œuvre. Et les restes d'un camp, en effet, un féroce maître des chiens, des prisonniers hagards surgissent du passé dans *Les hommes d'août* avant de retourner à l'oubli. Entre les premiers mots, « Ô livre de la discorde, manuscrit de malheur ! », et la vision dernière d'une gare fluviale quittant « le port tel un bateau » s'écoule le fleuve du temps, jamais le même. Il charrie des débris d'existences. Ces « terres de personne », le lecteur, point minuscule sur la rive, les aperçoit distinctement désormais.

FARCE ET TRAGÉDIE

De toutes les formes prises par la fiction, il en est une, particulièrement éhontée, appelée « mensonge d'État ». Celui proféré à l'endroit des liquidateurs par les dirigeants de l'URSS à la suite de l'explosion de la centrale nucléaire de Tchernobyl, en 1986, est resté dans les mémoires comme un exemple particulièrement cynique d'inhumanité. Leurs interventions de première ligne devaient faire d'eux des héros de l'Union soviétique. Elles en auront fait des condamnés à mort. Alors que Tchernobyl, plus de trente ans après, est devenu tout à la fois une réserve naturelle, une destination touristique et une série télé, voici qu'un roman, *Le dernier amour de Baba Dounia*, d'Alina Bronsky, aborde le sujet par la légèreté et la dérision, autres visages de la gravité.

À plus de quatre-vingts ans, Baba Dounia, comme tous l'appellent, n'a plus rien à perdre à vivre en milieu irradié. Ses enfants sont grands et vivent à l'étranger. En Allemagne, en ce qui concerne sa fille chirurgienne, mariée et mère d'une petite fille. Aux États-Unis, en ce qui concerne son fils, qui a toujours été un enfant difficile avant de devenir un homme qui n'aime pas les femmes, dira-t-elle pudiquement au sujet de son homosexualité. Son mari est mort dans les mois suivant l'explosion. Or il se trouve que les tomates et les concombres poussent avec plus de vigueur que jamais dans le village déserté de Tchernovo. Ici, il suffit de se baisser pour cueillir des petits fruits abondants et goûteux. Les maisons sont à qui veut bien s'y installer. Pas de réseau cellulaire, pas d'Internet. Un seul téléphone fixe et qui fonctionne à peu près. De l'eau de pluie en abondance dans la citerne. Des chats, des chèvres et des poules pour vous tenir compagnie. Certes il y a aussi un coq un peu bruyant, mais il finira opportunément à la casserole. Baba Dounia, évacuée avec les autres habitants au moment de la catastrophe, choisit donc de réintégrer sa maison. Elle n'est pas tout à fait seule. Une poignée d'habitants ont eux aussi décidé de revenir, et il y a même de nouveaux arrivants venus d'ailleurs. Puisque la mort est notre lot à tous, radiations ou non, pourquoi ne pas l'attendre tranquillement ici ?

Née en Russie en 1978, Alina Bronsky a émigré en Allemagne à l'âge de treize ans. Elle écrit en allemand et est considérée aujourd'hui comme une figure importante de la nouvelle génération littéraire. *Le dernier amour de Baba Dounia* a beau être émaillé des traits d'esprit et des impertinences de cette grand-mère énergique, revenue de tout et qui jouit d'une autorité naturelle au village, sous la drôlerie affleurent les drames qui sont trop souvent le lot de la modernité – dépression, divorce, drogue, stress – là-bas en ville, dans les barres d'immeubles. Au fond, nul n'est une île, même pestiféré. Et la vie dans ce phalanstère d'un genre particulier n'est pas non plus exempte de péripéties, dont l'une vaudra même à Baba Dounia de séjourner en prison. « Notre pays a besoin de taies d'oreillers », soupirera-t-elle en recevant son congé. Entendez : de calme, de lenteur, de douceur. Et de ces petits rires qui tiennent l'absurde à distance. ■

LES HOMMES D'AOÛT
Sergueï Lebedev
Traduit du russe par Luba Jargenson
Verdier, coll. « Poustiaki », 2019, 320 p.

LE DERNIER AMOUR DE BABA DOUNIA
Alina Bronsky
Traduit de l'allemand par Isabelle Liber
Actes Sud, 2019, 160 p.